

# folklore

REVUE TRIMESTRIELLE  
HIVER 1948

53

## REVUE FOLKLORE

Directeur :

**J. CROS-MAYREVIEILLE**

Directeur du Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

Domaine de Mayrevieille  
par Carcassonne

Secrétaire :

**René NELLI**

Conservateur du Musée des Beaux-Arts  
de Carcassonne.

Directeur du Laboratoire d'Ethnographie régionale  
de Toulouse.

22, rue du Palais - Carcassonne

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne  
Abonnement : 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant au

Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

# “ Folklore ”

Revue trimestrielle publiée par le Centre  
de Documentation et le Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

*Fondateur* le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE

---

**Tome VII**

**11<sup>me</sup> Année — N° 4**

**HIVER 1948**

**Folklore (11<sup>me</sup> année - n° 4)**

**Hiver 1948**

---

**SOMMAIRE**

---

Adelin MOULIS

*Coutumes de mariage dans l'Ariège*

René NELLI

*Les livres*

Maurice NOGUÉ

*Bibliographie du Folklore Audois*

*2° Partie : Analyse Bibliographique (suite)*

## LE MARIAGE DANS L'ARIÈGE

### OBSERVANCES - COUTUMES - PROVERBES

... Deux petits voisins, un garçon et une fillette, ont l'habitude de jouer ensemble, ne se quittent pas de la journée. Souvent ils vont se promener innocemment dans les bois, à la recherche des violettes et des nids de merles. Mais leur camaraderie n'est pas exempte de brouilles passagères ; et chaque fois qu'elles se produisent, ils font tous deux le serment de ne plus se revoir, prononcé sur deux pailles mises en croix. Mais l'habitude les ramène l'un vers l'autre. Devenus plus grands, un beau jour de printemps, ils échangent en rougissant un autre serment : leur cœur a parlé. Désormais ils vont danser ensemble dans toutes les fêtes de la contrée ; ils vont échanger de douces paroles par les tièdes soirs de lune. Une idylle est née qui va se terminer par un mariage.

Toutes les idylles n'ont pas cette même origine. Comme partout ailleurs, souvent les fiancés se sont rencontrés pour la première fois au bal, le jour de la fête locale ; parfois aussi ils se sont connus au cours des veillées d'hiver, surtout dans les régions montagneuses où les distractions sont rares pendant la belle saison, époque des grands travaux ; et parfois aussi au cours des migrations saisonnières : moissons, vendanges, etc.

**Observances.** — Il y a d'abord l'époque des fiançailles. Un jeune homme a-t-il fixé son choix ? Il prie son père ou sa mère d'aller faire la demande officielle ; mais pour que le mariage réussisse, pour que les époux vivent par la suite en parfaite intelligence, pour qu'ils s'enrichissent et qu'ils aient de nombreux enfants, il est nécessaire qu'une série de circonstances se présentent devant la personne chargée de la démarche ; elle doit rencontrer sur son chemin une chèvre, une cigale, un martin, un pigeon, un femme légère ; elle doit entendre le tonnerre gronder ; son oreille doit tinter. Mais elle peut faire demi-tour, car rien ne réussira, si elle croise un sanglier, un lièvre, un serpent, un borgne, un boiteux, une femme échevelée ou enceinte, si elle entend le hibou hululer, si elle éternue ou trébuche.

Lorsque le jeune homme hésite à choisir entre une jeune fille ou une veuve, il lui est prescrit d'aller frapper à minuit de préférence la veille de la fête de Saint-André, à la porte d'une porcherie où se trouvent une truie et ses petits : si la mère grogne la première, il faut épouser la veuve ; si au contraire les goretts grognent les premiers, la jeune fille est désignée pour faire le bonheur du fiancé.

Un jeune homme désire-t-il qu'une demoiselle de son choix rêve de lui favorablement ? Il doit écrire le prénom de la jeune fille sur trois feuilles de laurier et s'ingénier à les glisser sous l'oreiller de la demoiselle sans être aperçu.

Lorsque le jeune homme hésitait à se prononcer entre plusieurs fiancées également sympathiques, il allait consulter une devineresse, « l'endebinairo ». Celle-ci lui demandait de penser à trois de ces jeunes filles et de formuler tout bas le vœu de pouvoir épouser l'une d'elles. Le patient devait alors tourner le dos à l'âtre : la femme traçait trois sillons dans les cendres, chacun d'eux représentant le nom d'une jeune fille. Lorsque le crédule jeune homme avait désigné trois fois le même sillon, le sort avait indiqué sa future compagne.

Quant à la jeune fille qui désire connaître par avance son futur mari, elle doit réciter la prière suivante, avant de s'endormir, le 1<sup>er</sup> vendredi du mois :

*Aujourd'hui le premier vendredi du mois  
Je mets le pied sur l'anti-bois.  
Et dans mon sommeil, mon Dieu, faites que je voie  
Celui que je dois aimer de mon vivant  
Et servir en mourant.*

On ne doit pas se marier au mois de mai : noces de mai, noces mortelles. Pas plus que pendant le carême, sauf le jour de la Saint-Joseph. Il est également contre-indiqué de se marier entre cousins : les enfants issus d'un tel mariage sont infirmes ou idiots. Deux frères, deux sœurs, ou un frère et une sœur doivent éviter de se marier le même jour.

La mariée ne doit pas chanter le jour de sa noce, même si elle en est priée car son ménage ne serait pas heureux.

Lorsqu'une jeune fille ou un jeune homme marchent par mégarde sur la patte ou sur la queue d'un chat, ils ne se marieront pas dans l'année. Cette croyance se retrouve dans le proverbe suivant :

*Es un fêt probat  
Que goujat o mainado  
Se marchon s la pato del gat  
Se maridon pas dins l'annado.*

*C'est un fait prouvé  
Que garçon ou fille  
S'ils marchent sur la patte du chat  
Ne se marient pas dans l'année.*

La jeune fille qui frotte une poêle avec un morceau de pain pour récolter les restes croustillants qui adhèrent à l'intérieur de l'ustensile, est sûre d'avoir de la pluie le jour de son mariage. Lorsqu'elle remue une salade et qu'elle fait tomber hors du saladier quelques feuilles, autant de feuilles tombées, autant d'années qui s'écouleront avant son mariage.

**Coutumes.** — Lorsqu'une jeune fille a fauté avant le mariage, on dit couramment : a fèit Pascos abans les Rams (elle a fait Pâques avant les Rameaux). Malgré cette chute, elle trouve quand même à se marier, et bien souvent c'est le fauteur qui régularise la situation. La faute est cependant exceptionnelle, et la plupart des jeunes filles savent bien se garder tout en s'amusant et badinant avec les garçons. Et ceux-ci rendent parfois hommage aux demoiselles vertueuses et travailleuses en leur faisant la jonchée, « l'enramado » : un matin, alors que tout

dormait encore, ils sont allés joncher le devant de sa porte de fleurs et de verdure. Mais celle qui est trop coquette et qui se moque de ses amoureux a droit à une enramado un peu moins odorante.

La jeune fille orgueilleuse et un peu trop effrontée, n'ignore pas d'ailleurs qu'elle sera obligée d'en rabattre une fois mariée. Une petite chanson le lui apprend :

*Filhetos qu êts à marida,  
S'abet argent,s gardas-le pla.  
Siots pos ta nas-lebados ;  
Ja bous le faran abaicha  
Quand sirets maridados !*

*Fillettes qui êtes à marier,  
Si vous avez de l'argent, gardez-le bien.  
Ne soyez pas si effrontées (nez-levées)  
Certes on vous le fera baisser  
Lorsque vous serez mariées !*

Et ce dicton lui-même, en sa brièveté, lui enlève ses illusions :

— *Maire, perque se marida ?*

— *Mère, pourquoi se marier ?*

— *Ma filho, per fiêla, enfanta è*  
[ploura.

— *Ma fille, pour filer, enfanter et*  
[pleurer.

Quelques temps avant la noce, et lorsque celle-ci a été fixée, les fiancés ont député auprès de leurs parents et amis, plusieurs jeunes gens et jeunes filles qui vont annoncer la bonne nouvelle et faire les invitations. On les appelle « les embitadous », les inviteurs.

Ensuite le fiancé conduit sa future chez le bijoutier pour lui acheter « les ors », les bijoux. La coutume veut qu'il lui offre l'alliance et les pendants. Ces derniers sont très souvent suspendus aux oreilles de la craintive demoiselle par le bijoutier lui-même qui, de crainte de manquer la vente, s'empresse de saisir le bouchon de liège et l'aiguille d'argent pour percer les lobes frais et roses, gonflés de sang généreux.

La mariée, « la nobio », apporte rarement une dot en argent. Mais elle apporte toujours le trousseau, « le noubial », c'est-à-dire : le lit, généralement construit de neuf, en bois de noyer ; la vaste armoire, « le cabinet », avec tout le linge nécessaire : draps de lit, mouchoirs, bas, corsages, robes, torchons, serviettes, etc... Tout le linge blanc est finement brodé et c'est la jeune fille elle-même qui en a exécuté patiemment la broderie pendant les veillées d'hiver ou en gardant le troupeau dans les herbages. Ce linge est également marqué aux initiales de la jeune fille.

Le noubial est conduit chez le futur marié peu de jours avant la noce, soit sur une charrette, soit à dos de mulet lorsque les chemins son difficiles. Le bouvier, habillé de neuf, « cambiat », a accroché un bouquet de fleurs des champs à son long aiguillon, et ses bœufs sont également ornée de fleurs. Lorsque le voyage a lieu à dos de mulet, les bêtes portent aussi des fleurs et des pompons accrochés à la grelottière. La jeunesse qui a été invitée à la noce accompagne le conducteur. Arrivée devant la porte du marié, elle chante :

*Durbissêts portos e countrobents  
Que bous pourtan de bêlis présents.*

*Ouvrez portes et contrevents  
Car nous vous portons de beaux  
[présents.*

Le trousseau de la mariée était aussi en usage chez les anciennes familles nobles de notre contrée. En voici deux exemples curieux. Le contrat de mariage passé le 3 septembre 1443 entre noble Octavien de Cabalbi, demeurant à Vic-en-Couserans, et noble Séguine de Saboulies, mentionne que la dot de la jeune épouse consiste en : « 400 livres tournois comptant ; un lit garni d'une casne neuve de dix pams de large et douze de long, remplie de plume ; trois paires de drap tirant chacun trente pams ; deux houpelandes de draps fins, tissues en bon taffetas et autres ornements et joyaux nuptiaux ».

Pour le contrat passé le 21 avril 1543 entre Bernard de Cabalbi et Jehanne de Sirgant, on voyait dans le trousseau de la mariée : « une robe de satin de soye, couleur noire, doublée de frist rouge ; une robe de damas gris, à la grande fleur bordée d'un bord fait en forme de gril de velours gris ; une cotte de damas cramosin, doublée de frist rouge qui a été baillée au lieu d'une cotte de satin ; une robe taffetas cramosin, changeant sur couleur d'azur ; une robe de drap de laine, en deffant de rohan, couleur noire, doublée de manches de satin de soye noir, et aussi bordée du dit satin ; une gouille de demi-stade grise ; regade, doublée de frist rouge ; une couple de manchons de velours noir ; autre couple de manchons de satin cramosin, couleur violet ; un ehaperon de velours noir, garni de cournette et troussières doublées de satin cramosin ; une couple de coulets de velours noir, l'un et l'autre de satin double noir ; une couple de coffres sur bancs, couverts de cuir noir... »

Dans les vallons de la région de Massat, c'étaient des jeunes filles en cortège d'apparat qui portaient le trousseau de la mariée chez le fiancé, dans des corbeilles ornées de guirlandes qu'elles posaient sur leur tête, tandis que les jeunes gens portaient l'armoire à linge.

Dans ces mêmes vallées et celles de la haute Ariège et de l'Hers, avait lieu naguère une cérémonie curieuse, au domicile de la fiancée, la veille du mariage. Le fiancé, escorté de ses camarades, arrive devant la maison de la nobio où règne une animation inaccoutumée. La porte est verrouillée et un silence impressionnant s'établit tout à coup à l'intérieur. On frappe.

— Qui est là, demande-t-on de l'intérieur ?

Au dehors une voie suppliante répond : — C'est un mendiant qui désire la charité ; ou bien : — C'est un voyageur égaré qui demande l'hospitalité, etc.

Et la voix de l'intérieur réplique :

— Tempo-li la porto, pourtié ; demando-li que porto. (Ferme-lui la porte, portier ; demande-lui ce qu'il porte).

Au bout d'un moment les jeunes gens du dehors déclarent :

— Le nobi à la porto, nobio ! (Le marié est à la porte, mariée !)

A l'intérieur toujours la même question : demando-li que porto.

Alors les amis du fiancé, dans une chanson interminable, et au gré des improvisations, énumèrent tour à tour les cadeaux qu'ils apportent. C'est : « La cansou de la nobio », la chanson de la mariée, qu'ils chantent sur un air dolent :

Les de deforo :  
*Les sabatous t'en porto, nobio.*  
*Les sabatous t'en porto.*

Les de dedins :  
*E tempo-li la porto, pourtié ;*  
*Demando-li que porto.*

Ceux du dehors :  
*Il te porte les souliers, mariée,*  
*Il te porte les souliers.*

Ceux du dedans :  
*Et ferme-lui la porte, portier,*  
*Demande-lui ce qu'il porte.*

Toutes les pièces de la toilette et du vêtement de la mariée sont énumérées dans la chanson : les bas, la chemisette, le tablier, le corsage, la robe, le jupon, etc.

Au dedans la réponse est toujours la même et la porte reste verrouillée.

A la fin de l'énumération la voix du fiancé s'élève : « les jouiès d'amour t'en porti, nobio (Les bijoux d'amour je t'apporte, mariée). A ces mots enchanteurs la porte s'ouvre à deux battants et toute la jeunesse s'engouffre dans la maison. La fiancée apporte une cruche de vin et en emplit un « pourro » qui circule à la ronde. Le pourro est une sorte de cruche en verre munie d'un bec très fin avec laquelle on boit à la régala.

Lorsque tout le monde avait bu, les jeunes gens étaient mis dehors et la porte était de nouveau verrouillée. Un deuxième dialogue chanté recommençait, au cours duquel étaient énumérés divers objets : couteaux, dé à coudre, sac, bourse, etc. La porte ne s'ouvrait que lorsque le fiancé déclarait qu'il apportait « l'anèl noubial », l'alliance. Tout le monde rentrait alors dans la maison, mais la fiancée avait disparu. Tous les jeunes gens, aidés du fiancé, se mettaient à sa recherche, en fouillant tous les coins de la maison. Lorsque la nobio était enfin découverte, on la faisait asseoir sur une chaise et les jeunes gens défilaient devant elle en faisant semblant de déposer dans son tablier tous les objets qui avaient été énumérés. Quelques facétieux apportaient parfois un vase de nuit ou une poêle à frire remplie de suie. La fiancée offrait aux jeunes gens une poule blanche, puis on les invitait à faire un réveillon.

Dans l'ancien Couserans avait lieu cette même coutume du dialogue chanté ; mais elle était accompagnée d'un simulacre de rapt, souvenir sans doute des invasions sarrasines, alors que les Maures vainqueurs saccageaient les villages et enlevaient femmes et jeunes filles. Ici, dans le dialogue, chaque interpellation s'achevait par une apostrophe des plus touchantes adressée au verrou, « le bourroulh ». Celui-ci se laissait enfin fléchir et toute une cohue de jeunes gens, le fiancé en tête, se précipitait dans la maison de la fiancée. Mais cette dernière s'était cachée quelque part, et toutes les ruses étaient permises pour cela. Il s'agissait de la retrouver.

« ... Tous les appartements, c'est-à-dire l'étable du rez-de-chaussée, la chambre au-dessus de l'étable et le grenier au-des-

sus de la chambre, sont fouillés dans tous les sens. On cherche dans la litière des chèvres, dans la paille des lits, jusque sous les poutres de la toiture. Tout à coup des cris de joie retentissent : on a découvert une malade enfouie dans un lit ; nul doute que ce ne soit la mariée. Tout le monde accourt ; on fait descendre la prétendue malade de ses couvertures, on arrache les linges qui recouvrent sa figure, et on reconnaît une vieille du voisinage. Aussitôt les trépignements de joie de redoubler et le sac de la maison de recommencer de plus belle. Plusieurs autres rencontres semblables à celle-ci égayent les assistants. Enfin, un jeune gars, avisant un sac de charbon dans le recoin le plus obscur du galetas, a l'idée de le sonder et, sentant une forme humaine, le charge sur ses épaules et vient le déposer au milieu de la salle, pendant qu'un autre porte une énorme botte de paille tirée de la crèche des vaches. La botte ne recèle également qu'une vieille ; mais la nobio se trouve dans le sac à charbon et est adjugée aussitôt à son ravisseur. Une décharge de mousqueterie annonce l'heureuse nouvelle aux gens du dehors. »

Les ruses de la cachette étaient parfois différentes : la nobio s'était déguisée simplement en garçon et pestait plus fort que tous les autres tout en se démenant comme un diable pour les recherches ; ou bien elle était assise sur une chauffeuse, au coin du feu, déguisée en grand'mère au chef branlant. Lorsque la ruse était éventée, l'un des garçons d'honneur bondissait sur la jeune fille, engageait un simulacre de lutte avec elle, lui plaquait deux baisers sonores sur les joues et la remettait, pantelante, au fiancé triomphant. Le rapt était consommé.

Dans la vallée de Bethmale il est d'usage que le jeune homme offre à sa fiancée, parmi les cadeaux de nocé, une paire de ces jolis sabots à pointe recourbée et garnis de clous formant des dessins, qui complètent le costume si pittoresque de la Bethmale. C'est souvent le fiancé lui-même qui les a confectionnés et il s'est ingénié à tailler une jolie pointe effilée, car, paraît-il, plus cette pointe est longue et recourbée, plus son amour est grand. Et l'émulation qui ne manque pas de se produire parmi les jeunes gens de la vallée a conduit à l'élaboration de petits chefs-d'œuvre.

Il était aussi d'usage, au temps passé, que le fiancé bethmalais sculptât au couteau, pour l'offrir à sa future épouse, une quenouille qui était ensuite peinte en rouge. Lorsque le mariage était célébré, cette quenouille était ornée de clous de cuivre, et si quelque malheur arrivait avant cette date, la fiancée conservait ce cadeau, mais elle le peignait en noir en signe de deuil. Ces quenouilles étaient de deux sortes : celle qui était destinée à filer la laine comportait trois dents longues ; celle qui servait pour le lin et le chanvre n'avait qu'une dent. L'un et l'autre modèle étaient décorés avec un art qui dénotait un véritable sens artistique. La quenouille et son fuseau s'offraient à l'époque des jours gras, et la jeune fille promenait ces objets avec ostentation dans le village, au grand déplaisir de ses rivales. A son tour, la fiancée offrait à son futur mari, à la même époque, une

paire de jarrettière à glands rouges, un béret ou une bourse empanachée de rubans, de paillettes et de jais.

Le jour tant désiré arrive enfin. La maison de la mariée a été parée de fleurs et de verdure ; le sol en est jonché, et deux jolis buis fraîchement coupés encadrent la porte.

A l'intérieur de la maison c'est un branle-bas sans pareil. La famille s'occupe, avec orgueil et tendresse de la toilette de la jeune épouse. Sa chevelure est mise en valeur par une coiffeuse qui s'applique, en véritable artiste, à confectionner un diadème de frisettes sur le front et sur les tempes, et la tête est encadrée de nattes torsadées. La demoiselle d'honneur s'occupe ensuite de l'habillement : robe et corsage sont ajustés avec le maxin, un d'élégance, mais ce sont surtout le voile et la couronne de fleurs d'oranger qui demandent toute l'attention ; ils sont ajustés avec des épingles à tête blanche qu'il convient de piquer avec soin pour que la toilette soit impeccable.

Le garçon d'honneur, « le causso-nobio », en général l'ami le plus intime du marié, attend impatiemment son tour, car c'est à lui qu'incombe le soin de mettre les jarrettières et les souliers. Les jarrettières étaient souvent posées sur un tapis de soie blanche porté par un autre garçon d'honneur. Quand la toilette de la mariée était terminée, les deux jeunes gens demandaient à être admis dans la pièce. Ils s'inclinaient devant la nobio qui les accueillait avec le plus aimable sourire et ils lui demandaient la permission de lui mettre les jarrettières. Elle soulevait pudiquement sa robe jusqu'au genou et le premier garçon d'honneur, genou à terre, bouclait les jarrettières.

Puis venait le tour des souliers. Mais on avait soin de glisser dans ceux-ci, à l'insu de la jeune épouse, une plume de poule ou, bien mieux, un louis de 10 francs, « uno pistolo », afin de conjurer le sort jeté éventuellement par quelque sorcière. L'épousée devait marcher ainsi toute la journée sans se déchausser.

Autrefois, dans certaines contrées montagneuses, lorsqu'un cortège se rendait d'un hameau éloigné au village, chaque couple était monté sur une jument, l'homme à cheval et sa dame assise en croupe. La bête des mariés, qui prenait la tête du cortège, était parée des plus belles fleurs et munie d'une grelotière ornée de rubans et de fleurs et dont les grelots, de diverse grosseur, égrenaient le long de la route leur allègre chanson. La mariée avait les épaules couvertes d'un grand châle en laine, bariolé de fleurs aux couleurs élatantes. Cette cavalcade qui s'avavançait ainsi sur un chemin parfois étroit mais presque toujours encadré de verdure, était des plus pittoresques. Il va sans dire que, tout le long du chemin, les chansons ne perdaient pas leur droit. Dans ce temps-là chaque famille possédait une ou plusieurs juments, et tous les animaux du voisinage avaient été amicalement réquisitionnés pour la circonstance.

Une fois la cérémonie du mariage accomplie à l'église et à la mairie, le même cortège reprenait le chemin du hameau où allait se dérouler le traditionnel repas.

Cette coutume du cortège n'est pas tellement ancienne puisque la mère de ma belle-sœur a encore vu, vers 1900, un sem-

blable cortège descendre du hameau de Lapeyregade au village de Montferrier, dans la haute vallée du Touyre.

Lorsque tout était terminé, le cortège s'acheminait vers l'église. Au sortir de la messe avaient lieu, dans la rue, diverses cérémonies. Le cortège était d'abord guetté par « les finaires » ou quêteurs, qui faisaient la quête en présentant, sur plateau d'argent, une pomme dans laquelle étaient incrustés des louis d'or afin de stimuler la générosité des donateurs.

Plus loin, une femme sortait de la maison de la mariée, allait poser une chaise au milieu de la rue et la recouvrait d'un linge blanc. La nobio, quittant alors le cortège, venait s'agenouiller devant cet autel improvisé et toutes les personnes du cortège défilaient devant elle, l'embrassaient et déposaient quelques pièces de monnaie dans une assiette posée à terre. La mariée se mettait alors à sangloter, ou s'efforçait de verser de vraies larmes. D'après l'usage, le chagrin que lui occasionnait l'éloignement de la maison paternelle devait être sincère et les larmes visibles. Si l'on s'apercevait qu'elle ne pleurait pas assez, on l'apostrophait en ces termes : « A la madro ! qu'i trigo de dicha l'oustal ! A l'el ta sec qu'un caliu ! » (Ah ! la gueuse ! qu'il lui tarde de quitter la maison ! Elle a l'œil aussi sec qu'un charbon ardent !)

Dans quelques vallées du Causerans, il existait un usage curieux : lorsque la mariée arrivait sur le seuil de sa nouvelle demeure et que son beau-père s'avancait pour lui tendre la main et lui souhaiter la bienvenue, sa belle-mère paraissait à la fenêtre et laissait tomber sur sa tête une petite poignée de grains de blé. C'était le symbole de l'abondance qui l'attendait chez son époux.

Lorsque le marié était un garçon d'une région lointaine venu épouser une fille du pays, il y avait la cérémonie de « la rouminguèro », de la ronce : en travers du chemin il trouvait une ronce enrubanée qui l'arrêtait, et il devait acquitter à cet endroit un droit de péage. Dès qu'il avait déboursé quelques pièces de monnaie, on lui apportait une paire de ciseaux pour couper la ronce, et le cortège repartait. Il était d'usage aussi, dans certaines localités, de faire passer la noce sous un châle tendu auquel étaient épinglés des billets de banque et des fleurs ; le ménage serait ainsi heureux et prospère.

Bien souvent les jeunes gens accompagnaient toutes ces cérémonies de coups de feu tirés en l'air avec des charges réelles. Et les chansonnettes ou improvisations rimées menaient bon train ; il y avait toujours dans l'assemblée quelque boute-en-train qui savait dispenser la gaieté.

*La nostro nobio minhoueto  
Bol pos pus durmi souleto.*

*Las carrièros deuron flouri  
Tant bèlo nobio ba sourti ,  
Deuron flouri, deuron grana*

*Tant bèlo nobio ba passa.*

*Notre mariée mignonette  
Ne veut plus dormir seulette.*

*Les rues devraient fleurir  
Tant belle mariée va sortir  
Elles devraient fleurir, elles de-  
[vraient produire du grain*

*Tant belle mariée va passer,*

*La nostro nobio a un dabantal*  
*Qu'i amago ço que cal,*  
*Soun dabantal*  
*De la nostro nobio ;*  
*Qu'i amago ço que cal*  
*Soun dabantal.*

*Notre mariée a un tablier*  
*Qui lui cache ce qu'il faut,*  
*Son tablier*  
*A notre mariée ;*  
*Qui lui cache ce qu'il faut*  
*Son tablier.*

Une jeune fille évincée voyait-elle son ex-fiancé épouser une rivale ? Le jour de la noce, lorsque passait le cortège, la délaissée jetait un sort aux époux en allumant sur leur passage un feu qui produisait une épaisse fumée ; ce feu était placé de telle sorte que le vent puisse rabattre la fumée sur le cortège.

Quand un veuf épouse une jeune fille, il doit faire quelque don aux jeunes gens ; cela s'appelle « *acoumouda* », accommoder. Faute de cette précaution on lui fait « le *chirbilhi* », le charivari, avec toutes sortes d'objets et d'instruments plus bruyants les uns que les autres : grandes et petites clochettes, chaudrons, casseroles, etc. et parfois avec des instruments fabriqués spécialement à cette intention. La plaisanterie peut durer plusieurs jours.

Dans les villages de la vallée de Vicdessos, la cérémonie du mariage revêtait, au siècle dernier un caractère particulier : « Le costume de la mariée consistait en une robe de laine de couleur noire ; l'étoffe avait près d'un doigt d'épaisseur, été comme hiver. Sur les épaules, un grand châle bariolé de dessins aux couleurs voyantes, retombaient jusqu'aux talons, par devant et par derrière. Sur la tête était posée une coiffe de dentelle. Cette coiffe, tout d'abord de dimensions si modestes qu'elle ne formait qu'une sorte de motif décoratif sur le front, s'agrandit au point de devenir une véritable coiffure ; par dessus la coiffe s'épanouissait soit une couronne, soit un bouquet monumental de fleurs artificielles multicolores où le rouge dominait. C'était ce bouquet qui distinguait la mariée des autres femmes de la noce habillées pareillement. Les voiles blancs et les fleurs d'orangers ne furent importés que vers 1890...

« Après la messe de mariage, la mariée allait se cacher et les garçons d'honneur, « les *espandiès* » avaient le devoir de la retrouver. Vers le milieu du repas qui suivait on cherchait querelle à la marraine de la mariée en lui chantant : « *Cacaraça ! Cacaraça !* » Elle faisait semblant de n'y rien comprendre et demandait ce qu'on lui voulait. On continuait de chanter *cacaraça*, puis on trouvait que ses poules avaient dévasté un jardin, que même ses poulets avaient tout dévoré : choux, carottes, salades, etc. S'il devait y avoir un second repas on arrêtait la dispute à cet endroit et on la reprenait le soir venu, sinon, on continuait. La marraine se défendait de son mieux. Alors on lui envoyait un garde-champêtre pris dans la société, puis, s'il en était besoin, on nommait un expert, un juge, un avocat, selon que la coupable se défendait. Finalement elle était condamnée à donner une poule. Elle répondait qu'elle était trop vieille, qu'elle éprouvait des difficultés pour marcher et qu'il lui faudrait une monture. Satisfaisant à son désir, la jeunesse allait

chercher un âne que, tirant et poussant à travers l'escalier, on parvenait à introduire dans la salle de la noce. L'âne une fois là, la marraine examinait si rien ne manquait : selle, bride éperons, cravache, etc. On tâchait de tout lui procurer, y ajoutant un cigare. Entre temps on régalaient l'âne avec du pain trempé dans du vin sucré ou non. Lorsque la marraine se décidait enfin à enfourcher sa monture, tenant bien la bride, elle faisait le simulacre d'aller au poulailler chercher la poule réclamée. Cette poule vivante, elle la tenait dissimulée sous ses vêtements comme elle pouvait, et la montrait au moment voulu. Alors tout le monde se mettait à crier de plus belle : « Cacaraca ! Cacaraca ! »

Lorsque les formalités du mariage officiel ont été effectuées à la mairie, et après une tournée dans les cafés pour se mettre en appétit, vient le repas pantagruélique. C'est alors un festin interminable, et sur la table joliment parées défilent des quantités de plats « carnassiers ». Ce jour-là on ignore les légumes. Le vin coule à flots, les langues se délient bientôt et on ne s'entend plus d'un bout à l'autre de la table dans un brouhaha inintelligible et un croisement de lazzi, de facéties et de plaisanteries. Et bientôt les chansons commencent. Ceux qui sont incapables de « sortir un air » doivent quand même dire quelque chose ; et ce ne sont pas toujours les moins applaudis, surtout s'ils savent raconter une histoire de circonstance.

Lorsque des vins plus capiteux ont échauffé les esprits, une étincelle électrique jaillit soudain du côté des mariés : on entend claquer une paire de « poutous » sonores, et en même temps retentissent les cris : « Faites passer ! Faites passer ! » Et la série des baisers fait le tour de la table, revient à son point de départ et on recommence. Puis c'est une autre chaîne invisible qui se forme : les mains cachées sous la nappe, pincant les genoux du voisin ou de la voisine, et les rires et les cris s'accroissent de plus belle : « Faites passer ! Faites passer ! »

Au milieu de l'effervescence générale un jeune homme hardi et agile s'est glissé sous la table, s'est approché de la mariée à pas de loup. Tout à coup celle-ci jette quelques cris perçants en simulant la surprise, et le jeune homme sort de sous la table en brandissant triomphalement la jarretière de la mariée.

— Bravo ! bravo ! s'exclame-t-on de toutes parts. Mais la nobio semble avoir mis quelque peu de bonne volonté à se laisser enlever sa jarretière, et un clignement d'œil significatif laisse entrevoir qu'elle était de connivence avec le hardi maraud.

La soirée s'avance. Le repas touche à sa fin. Les places se vident. Bientôt la musique se fait entendre et la jeunesse quitte les lieux comme une volée de moineaux. Les jeunes mariés doivent « ouvrir le bal » ; puis les couples se mettent à tourbillonner au caprice des valse, des polkas, des mazurkas, des traversées, des quadrilles, des bourrées, et de toutes ces danses du bon vieux temps qui valaient bien toutes les rumbas et sambas modernes et qui les dépassaient certainement par la grâce

et leur entraînent. Et à la faveur de ce tournoiement endiablé, les « nobis » s'éclipsent discrètement.

Dès que leur absence est remarquée, l'alarme est donnée. Alors jeunes gens et jeunes filles se ruent vers la cuisine pour préparer « l'aigo boughido », la soupe à l'oignon. L'oignon, l'ail, le sel, le poivre, les épices de toute sorte sont jetés à profusion dans l'eau bouillante. La soupe est prête : un vase de nuit est là pour la recevoir. Mais une question se pose aussitôt :

— Où sont les mariés ?

La réponse est embarrassante. Personne ne peut donner la moindre indication. Il y a bien la mère de la nobio ou sa jeune sœur qui sont peut-être dans la confidence ; mais l'une et l'autre se sont envolées, de crainte de « se couper » dans leur interrogatoire serré qu'on ne manquerait pas de leur faire subir. Alors, à la lueur vacillante d'une lanterne, d'une bougie, d'un caleh, on fouille les différentes pièces et même les maisons voisines. Si les mariés n'ont pas cherché à se dissimuler et qu'on les trouve facilement, on leur présentera, pour la forme, une cuillerée de soupe qu'ils déclareront d'ailleurs excellente tout en faisant la grimace. Mais malheur à ceux qui, se croyant bien dissimulés, sont enfin découverts après plusieurs heures de recherches : il faudra, qu'ils avalent une bonne partie du contenu du vase. Et si leur retraite n'a pu être découverte, de quels quolibets moqueurs ils accableront les jeunes, le lendemain !

---

**Proverbes.** — L'amour, les fiançailles et le mariage ont un important cortège de proverbes. Voici ceux que j'ai recueillis jusqu'à ce jour, dans le seul dialecte de l'ancien comté de Foix.

Tres aparrats sus uno espigo  
Se poden pas nouiri ;  
Tres goujats prêt d'uno filho  
Se poden pas endebeni.

Filho que fadejo,  
Rat que trastejo,  
Andel galant o andel gat  
Qu'en faran lèu un plat.

Filho d'osto è figo de cantou  
Soun pus lèu maduros que de sasou.

Le poutou  
Aco est de panos qu'es bou.

Touto filho que ba sense dabantal  
s'embrasso sense permissiou.

Qui jèto pièretos  
Jèto amouretos.

Plase d'amour  
Finis an plour.

Guèrro, casso è amours,  
Per un plase, milo doulous.

Trois passereaux sur un épi  
Ne peuvent se nourrir ;  
Trois garçons près d'une fille  
Ne peuvent s'accorder.

Fille dévergondée,  
Rat qui court en tout sens,  
De l'amoureux ou du chat  
Feront bientôt un plat.

Fille d'hôtel et figue de coin de mur  
Sont mûrs avant l'heure.

Le baiser  
C'est quand il est volé qu'il est bon.

Toute fille qui va sans tablier s'em-  
brasse sans permission.

Qui jette des petites pierres  
Jette des amourettes.

Plaisir d'amour  
Finit en pleurs.

Guerre, chasse et amours,  
Pour un plaisir, mille douleurs.

L'amour fa dansa les ases.

A une filho de dansa  
E à un ase de brama,  
Le diable ius at deu ensinha.

A bint ans qui boli ;  
A bint è cinq qui trobi ;  
A trento qui me bol.

Filho qu'agrado  
Es miêjo maridado.

Filho qu'es tengudo amagado  
Que sira recercado.

Filho pla caussado è pla coufado,  
Filho pla parado.

Quand uno fenno sap pasta è rusca  
Ja se pot marida.

Crabos amount, filhos abalh.

Filho maduro  
A le mainatge à la cinturo.

Filho maridado  
Es negado.

A filho maridado, forço partits.

Si ès dins la misèro,  
Maridat es ço que t'espèro.

Qui a sèt filhos à marida  
A de que pensa.

Filhos sense dot  
E fourcos sense puos,  
A cados matas n'i a un floc.

Es la filho de Jan Launhol :  
Toutis i parlon, digus nou la bol.

Quand on se marido  
Plau blat è farino.  
Quand on es maridat  
Nou plau ni farino, ni blat.

Entran uno salado  
E uno filho noubèlo maridado.  
Jamès nou soun prou rebirados.

Le que m'embito pas à noço, ni à filhol,  
Moun prouffit me bol.

Le que se logo  
Sous plases se jogo ;  
Le que se marido  
Que se le ben.

Noço rambouiado,  
Noço mancado.

L'amour fait danser les ânes.

A une fille de danser  
Et à un âne de braire,  
Le diable doit le leur apprendre.

A vingt ans qui je veux ;  
A vingt cinq qui je trouve ;  
A trente qui me veut.

Fille qui plaît  
Est à moitié mariée.

Fille qui est tenue cachée  
Sera recherchée.

Fille bien chaussée et bien coiffée,  
Fille bien parée.

Quand une femme sait pétrir et lessi-  
ver,  
Certes elle peut se marier.

Les chèvres vers la montagne, les fil-  
les vers la plaine.

Fille mûre  
A l'enfant à la ceinture.

Fille mariée  
Est noyée.

Fille mariée a de nombreux préten-  
dants.

Si tu es dans la misère,  
Marié est ce qui t'attend.

Qui a sept filles à marier  
A de quoi réfléchir.

Fille sans dot  
Et fourches sans dents,  
A chaque buisson il y en a beaucoup.

C'est la fille de Jean Launhol :  
On la fréquente, mais personne n'en  
veut.

*(Se dit d'une jeune fille de mauvaise  
réputation).*

Lorsqu'on se marie  
Il pleut du blé et de la farine.  
Lorsqu'on est marié  
Il ne pleut ni farine, ni blé.

Que ce soit une salade  
Ou une fille nouvellement mariée,  
Jamais elle ne sont assez retournées.

Celui qui ne m'invite pas ni à noce, ni  
à baptême,  
Me veut du bien.

Celui qui se loue  
Joue ses plaisirs ;  
Celui qui se marie  
Vend les siens.

Noce renvoyée,  
Noce manquée.

A uno bouno noço i a un bon lendou-  
[ma.

Jouns de noço è d'entèrroment  
Que soun jouns de countentoment.

Le que bastis o que marido  
Aura lèu la boutso languido.

Dous nobis nou sirion res  
Si al cap d'un an n'èron pas très.

Touto filho que mouto, touto baco que  
[dabalho, fan maichanto fi.

De bon plantou planto ta binho,  
De bouno renoumado marido ta filho.

L'annado bissèsto  
Le que se marido pas, rèsto.

Per sa marida cal èstre dous.

Filho è ritou saben pas ount se maja-  
ran le pa.

Lengo de ritou è lengo de filho se di-  
bon pas jamès marida.

De fenno, de pero è d'amouro,  
Causis toutjoun la que plouro.

Le prumiè an : nas à nas ;  
Le segoun : bras à bras ;  
Al tresième : à peno se gaita ;  
D'aqui anenlà : marcha ras.

L'amour s'en ba, la misèro demoro.

Es rare qu'uno noro  
Nou houte la de deins, deforo.

A prene gendré o noro amigo,  
Urous le qu'i arribo.

Plouro la nobio  
E canto la morto.

Ten le tiu gendré lèns è le tiu femou-  
riè proche.

Filhos maridados,  
Gendres à brassados.

Une beuso joubè è richo  
And'un èl plouro  
E ande l'autre que plouquejo.

Bi bièl è fennos joubes.

Fenno joubè, ome bièl, mainatges ple  
l'oustal.

Iou d'une ouro, pa del joun, bi d'un  
an, peich d'un moument, fenno de  
quinze ans è amic de trenta ans.

Fenno entemenado  
Léu manjado.

A une bonne noce il y a un bon len-  
demain.

Jours de noce et d'enterrement  
Sont jours de contentement.

Celui qui bâtit ou qui marie  
Aura bientôt la bourse plate.

Deux jeunes mariés ne seraient rien  
Si au bout d'un an ils n'étaient trois.

Toute fille qui va vers la montagne,  
toute vache qui descend vers la plai-  
ne, ont mauvaise fin.

Plante ta vigne avec du bon plant,  
De bonne renommée marie ta fille.

L'année bissextile  
Celui qui ne se marie pas, reste.

Pour se marier il faut être deux.

Fille et curé ne savent pas où ils man-  
geront leur pain.

Langue de curé et langue de fille ne  
doivent jamais se marier.

De femme, de poire et de mûre,  
Choisis toujours celle qui pleure.

La première année : nez à nez ;  
La seconde : bras dessus, bras dessous ;  
A la troisième : à peine se regarder.  
A partir de là : marcher droit.

L'amour s'en va, la misère reste.

Il est rare qu'une bru  
Ne mette la femme de la maison de-  
hors.

A prendre gendre ou bru amis,  
Heureux celui qui réussit.

Elle pleure la fille (qui se marie)  
Et chante la morte.

Tiens ton gendre loin et ton tas de  
fumier proche.

Filles mariées,  
Gendres à brassées.

Une veuve jeune et riche  
Avec un œil elle pleure  
Et avec l'autre elle fait des appels.

Du vin vieux et des femmes jeunes.

Femme jeune, homme vieux, des en-  
fants plein la maison.

Œuf d'une heure, pain du jour, vin  
d'un an, poisson d'un moment, fem-  
me de quinze ans et ami de trente  
ans.

Femme entarnée  
Bientôt mangée.

(à suivre)

## LES LIVRES

1) **Civilisation traditionnelle et genres de vie**, par André VARAGNAC (*Albin Michel, éditeur, 1948*).

André Varagnac, sans nier qu'il s'élabore tous les jours un folklore nouveau, d'ailleurs assez mince (le folklore des grèves, par exemple) a surtout montré, dans son dernier livre, le caractère « transitif » de cet énorme bloc de civilisation traditionnelle, liée au Sacré, au Surnaturel, qui est en train de s'écrouler. Pour lui, l'étude de cette civilisation et de ses genres de vie est une sorte d'archéologie du présent, puisque les statistiques mordent encore sur elle, et une sociologie du passé, puisque de toute façon, les faits qu'elle étudie, sont des survivances « condamnées ». Les causes de la disparition progressive de ces conduites populaires, de ces modes de penser, qui, vus sous un certain angle, prolongent, comme l'a dit un critique, l'âge néolithique en plein XX<sup>e</sup> siècle, sont inséparables des phénomènes que le Folklore met en lumière. Je crois, avec André Varagnac, qu'il les faut chercher dans l'extension au milieu rural des techniques industrielles, dans le développement des communications, dans l'évolution de l'agriculture scientifique, dans la déshumanisation de l'outil... J'en ajouterais volontiers une autre si elle n'était pas, en vérité, corollaire des précédentes : la perte de tout contact direct avec les animaux, chevaux, bœufs, mulets, sacrifiés jadis par leur mystère même, et par l'idée — sur ou sous-humaine — que l'homme s'en faisait autrefois. Toutes ces causes ont maintenant déterminé, chez le paysan le plus attaché, la volonté de se libérer du passé, de ressembler à l'Homme au lieu de se modeler sur le groupe ou sur une classe d'âge privée de signification affective. Mais, par cela même, la civilisation traditionnelle, strictement réglementée, ne peut être comprise, que si on la replace dans sa structure et d'abord, dans les catégories d'âge où elle a été si longtemps emprisonnée, et qui sont, pour André Varagnac, au nombre de 8. Je ne vais pas chicaner l'auteur sur la distinction qu'il établit entre « nouveaux mariés » et « pères de famille ». En Languedoc, du moins, elle n'a jamais été bien nette. Parfois les nouveaux mariés comptaient parmi les « jeunes gens », parfois ils étaient déclarés « vieux » avant l'âge par la volonté du Social.

Et peut-être n'y avait-il que 7 catégories, ou, au contraire : 9. Mais je pense qu'une étude minutieuse des signes extérieurs des groupes d'âge en ce qui concerne le costume, par exemple, justifierait, somme toute, la théorie de Varagnac ; (théorie plutôt statique, me semble-t-il, et tendant à minimiser, voire à supprimer, les marges d'agrégation et de séparation), au risque d'établir des groupes beaucoup plus nombreux calqués sur ces marques ou signes objectifs, et structurant tout le décours de la vie humaine.

Par ailleurs, le livre est plein d'aperçus extrêmement ingénieux (rôle de la jachère, retournée à l'état sauvage et livrée au surnaturel, dans l'élaboration des croyances; intervention des trépassés dans le Carnaval; sacralisation de l'outil, etc...) qui témoignent d'une érudition étonnante et, surtout, d'un flair sociologique que beaucoup sans doute, jugeront imprudent, mais qui doit engager notre science dans des avenues fécondes. On dit en Languedoc que lorsque deux gens masqués se rencontrent, « ils se voient trois »; s'ils lèvent le masque, ils ne sont plus que deux. Quel est le troisième personnage? la Mort ou le Diable (la Mort me semble le personnage primitif, le Diable, celui de la version christianisée). Voilà qui semble donner raison à la théorie de Varagnac sur le Carnaval: Mais je voudrais d'autres faits plus décisifs encore et plus nombreux.

L'ouvrage de Varagnac est un livre à « vérifier ». Mais en Folklore — et peut-être en sociologie — tous les livres sont à « vérifier ». Ce qu'on peut dire à sa louange, c'est que pendant longtemps, je crois, il sera impossible de ne pas le suivre dans la voie qu'il a ouverte dans l'immense jachère du Folklore. Toutes les thèses sont provisoires, mais quelques-unes de celles qui sont exposées ici ont chance de s'instaurer comme règles de la méthode folklorique.

2) **Le jeu de la balle au tambourin**, par Max ROUQUETTE (Institut d'Etudes Occitanes, éditeur. Toulouse, 1948).

C'est là un jeu traditionnel des languedociens. Après avoir subi, vers 1935, une éclipse qui avait pu faire croire à sa complète disparition, il a repris une telle vitalité qu'il fait à nouveau figure de sport national dans toute la région de Pézenas-Montpellier.

Vers 1870, on se servait encore pour lancer la balle de brasards de bois « à l'intérieur duquel la main s'engageait en force et sur lequel elle avait une prise solide grâce à une poignée transversale oblique ». A partir de 1870, les tambourins tendus de peaux de chèvre parcheminées entrèrent en usage. Et c'est le « tambourin » qui a, finalement, popularisé le jeu. L'excellent poète Max Rouquette, après avoir retracé son histoire, consigné ses règles, décrit sa tactique, nous livre son vocabulaire occitan qui, sans être très riche, ne manque pas de pittoresque. Et l'ensemble forme une charmante monographie comme on souhaiterait qu'il y en eût pour tous les jeux et sports méridionaux. L'ouvrage est abondamment illustré.

René NELLI.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### DU FOLKLORE AUDOIS <sup>(1)</sup>

---

#### II. - ANALYSE BIBLIOGRAPHIQUE (suite)

---

#### C. - LES DIVERTISSEMENTS (suite) <sup>(2)</sup>

##### 3° - Fêtes Félibréennes

- 543 **Rouquet** (Achille). — **Jourdanne** (Gaston). — **Sarraut** (Albert). — *Sainte Estelle à Carcassonne* — description des fêtes données en juillet 1893 avec allocutions des félibres — R.M. juin-juillet 1893.
- 544 **Sarraut** (Maurice). — *Les Fêtes de Gascogne-Carcassonne* — réception des Cadets en août 1898 — extrait journal « Le Gaulois du Dimanche » — 7 août 1898.
- 545 **Rouquet** (A.). — *Fêtes de Gascogne et de Languedoc.* — programme des fêtes — R.M. juillet 1898 — p. 84 sq.
- 546 **Rouquet** (Achille). — *Les Cadets à Carcassonne* — description des fêtes — R.M. sept.-oct.-nov. 1898 — p. 121 sq.
- 547 **Sarraut** (Albert). — *Les Cadets à Carcassonne, les journées des 12, 13 et 14 août 1898* — R. M. id. — p. 124 sq.
- 548 **Albarel** (Dr Paul — sous le pseudonyme Jan-Peire) — *La Festo de la Cigalo Narbouneso* — donnée le 18 juin 1911 à Narbonne — C.N. juillet 1911.
- 549 **N...** — *La Festo de la Santo Estello* — les 26 et 27 mai 1912 à Narbonne — C.N. juin-juillet 1912.
- 550 **Albarel** (Dr Paul). — *Inauguraciú del Boulevard Frédéric-Mistral — Festo félibrenco dal 24 de jun 1923 à Narbouno* — C.N. juillet 1923.
- 551 **N...** — *Festo de la Santo Estello à Narbouno.* 7, 8, 9 jun 1924 — C.N. juin 1924.

---

(1) Voir N<sup>os</sup> 38 à 52.

(2) Suivant l'ordre du plan fixé, nous avons divisé les **Divertissements** en :  
1° Réjouissances Populaires, 2° Réceptions princières, 3° Fêtes Félibréennes,  
4° Jeux de plein air.

- 552 **Albarel** (Dr Paul). — *Festo Felibrenco d'Ouvetha* — le dimanche 28 juin 1925 — C.N. août 1925.
- 553 **Salvat** (Abat). — *Festo Felibrenco en l'ounou d'Arnaut Vidal à Castelnaudary*, 24 de mai 1925 — *prechadisso de M. l'abat Salvat dins la Catedralo de St Miquel* — C. N. Novembre 1925.
- 554 **N...** — *Festas Felibrencas de Castelnaudari en l'onor del Trobador Arnaut Vidal* (24 de mai 1925) — G. S. juillet-août 1925.
- 555 **N...** — « *Los Grilhs del Lauraguès* » à Castelnaudary le 16 mai 1926 — G. S. juillet-août 1926.
- 556 **N...** — *Ville de Castelnaudary. Fêtes de l'inauguration du monument Auguste-Fourès* — 24, 25, 26 septembre 1927 — C.N. juin 1927 — p. 93 — programme de la fête — ibid — octobre 1927 — p. 156 sq. — compte rendu.
- 557 **N...** — *La Fête de Vâme occitane à Carcassonne* — le 15 juillet 1928 — G. S. juillet-août 1928 — p. 345 sq.
- 558 **N...** — *Vme « Fête des Grilhs del Lauraguès » à Castelnaudary le 23 juin 1929* — G. S. juillet-août 1929.
- 559 **Mas** (Pierre). — *Une Fête Félibréenne à Castelnaudary — croquis occitans* — (sans indication de date) — G. S. mai 1934 — p. 65 sq.
- 560 **N...** — *Festo Felibrenco en l'ounou dal Majour d Doctou Paul Albarel à Sant-Andriu-de-Rocoloungo* — C.N. mai 1934.
- 561 **N...** — *La Félibrée de Castelnaudary du 9 septembre 1934* — G. S. octobre 1934 — p. 569 sq.
- 562 **N...** — *Fêtes de l'Escola Audenca données à Carcassonne le 7 juillet 1935* — G. S. septembre 1935 — p. 248 sq.
- 563 **Girou** (Jean). — *Les Fêtes Félibréennes et Régionalistes de Carcassonne* — 28 juin 1936 — extrait « Fêtes de la Cité de Carcassonne » — p. 14 sq.
- 564 **N...** — *Les Fêtes Félibréennes de Castelnaudary. A la mémoire d'Auguste Fourès — Célébration de son centenaire* — (le 27 juin 1948) — dans journal « La Dépêche du Midi » — édit. Aude — 28 juin 1948.
- 565 **N...** — *Castelnaudary — Les Fêtes Languedociennes à la mémoire d'Auguste Fourès* — le 27 juin 1948 — dans journal « Midi Libre » — édit. Aude — 30 juin 1948.

#### 4° - Jeux de plein air

- 566 **Trouvé**. — *Description Aude* — p. 389 — « la bataille », jeu de la fronde à Narbonne, entre habitants du bourg et ceux de la cité.

- 567 **Martin** (J. de). — *Essai sur topographie de Narbonne* — p. 181 sq. — jeux et exercices — jeux de la fronde et du mail.
- 568 **Caillard** (R.). — *Mœurs, usages, habitudes, coutumes et fêtes publiques de la ville de Narbonne* — G.A.N. 1910 — p. 138 — le jeu du mail — ibid — p. 177 — les joutes.
- 569 **Reilavac**. — *L'origine des Courses de chevaux à Carcassonne* — le 8 septembre 1866 est publié le Règlement de la Société des Courses de l'Aude formée à Carcassonne — description de la première course de chevaux donnée le 18 novembre 1866 sur le terrain de manœuvres — dans journal « L'Echo de Carcassonne » — 12 juin 1930.
- 570 *Société des Courses de Vélocipèdes de Carcassonne* — description des courses données en 1869 (1).
- 571 **Esparseil**. — *Trente ans de chasse* — récits de chasse — isards — sangliers — cerfs — chevreuils — ours.
- 572 **Fourès** (Auguste). — *En Lauraguais. Une chasse au furet* — R.M. octobre 1890 — p. 222-223.
- 573 **Girou**. — *Itinéraire Aude* — p. 291 sq. — « chasse au tonneau » du canard sauvage dans l'étang de Marseillette — p. 325 sq. — battues aux macreuses à la Nautique de Narbonne — p. 221 sq. — pêche à la truite dans la haute-vallée de l'Aude.

(à suivre)

M. N.

---

(1) Les courses de chevaux et de vélocipèdes n'appartiennent pas au domaine du Folklore. Mais nous estimons devoir noter les premiers départs de ces jeux de plein air dans notre région.

*LA REVUE PUBLIERA PROCHAINEMENT*

Les Proverbes de l'Aude (suite) par Louis Alibert.

La Cuisine et la table dans l'Aude.

Bibliographie du Folklore Audois (suite) par Maurice  
Nogué.

---

La revue rend compte de tous les livres ou articles, intéressant  
l'Ethnographie folklorique, qui lui sont adressés : 22, rue du Palais  
Carcassonne.

